

"Les Faux-Monnayeurs"
un dossier à rouvrir

par

Raymond Mahieu

Comme c'est le cas de nos jours encore, les billets mis en circulation par la Banque de France sous la Troisième République livraient aux méditations du public un extrait du Code pénal informant des lourdes peines qui frappaient le contrefacteur. C'est dire qu'un syntagme comme "les faux-monnayeurs" porte avec soi une référence bien perceptible à l'institution judiciaire et, partant, aux moyens d'investigation dont celle-ci dispose pour exercer son rôle. C'est dire encore que, si la titrologie n'est pas un vain savoir, tout lecteur abordant le roman que Gide a intitulé Les Faux-Monnayeurs incorpore au nombre de ses attentes - ne fût-ce que de manière confuse, ou méfiante - celle d'un récit à caractère policier.

Non sans raisons. Car si ce lecteur, progressant dans le livre, découvre vite, (à supposer qu'il ne les ait pas déjà pressenties dès le titre) les multiples valeurs métaphoriques dont s'investit ici la fausse monnaie, il n'en est pas moins vrai que celle-ci se révèle aussi présente littéralement, et avec assez de consistance pour déterminer la représentation, peu développée sans doute, mais plus qu'esquissée, de pratiques criminelles et d'une enquête qui vise à les élucider - bref, un sous-ensemble narratif renvoyant aux canons policiers. Au reste, cette réponse à une demande spécifique induite par le titre n'est pas la seule que propose le texte, ni même la première, et le modèle de lecture suggéré a priori par l'évocation de contrefacteurs s'applique aussi à d'autres séries événementielles du roman. Avant même que la justice ait à s'occuper du trafic des fausses pièces, on la voit dès le début du livre, instruire une affaire d'inci-

tation de mineurs à la débauche; et, par ailleurs, les dernières pages retracent, au moins en filigrane, l'enquête menée sur la mort de Boris. On hésitera donc à tenir pour accidentel le fait que le Palais soit la première référence topologique significative que se donne le récit¹.

Mais il y a plus. Tout se passe en effet comme si les procédures d'investigation n'étaient pas ici l'apanage de ceux à qui il revient par métier de les mettre en oeuvre, et comme si le type de démarche cognitive qu'elles supposent se retrouvait un peu partout dans le roman. C'est dans le chef de Bernard que cette extension se vérifie de la manière la plus évidente: la découverte qu'il fait de sa bâtardise, au premier chapitre, procède de l'exploitation raisonnée des renseignements fournis par une série d'opérations qui ressemblent fort à une perquisition (fût-elle ordonnée par le hasard, ou par quelque démon); et l'on en dira autant, et avec plus de pertinence encore, de la façon dont en s'appropriant, un peu plus tard, la valise d'Edouard, il se rend maître des informations nécessaires à la reconstitution correcte d'une vérité qui l'intéresse³. Etrange conduite d'un fils qui, dans le roman même où il renie son magistrat instructeur de père, en adopte assez exactement les comportements professionnels... Bernard n'est pas le seul, cependant, à agir, hors de la sphère judiciaire, selon le modèle que celle-ci propose. S'il est vrai, comme l'affirme plus d'un théoricien, que le roman policier est la recherche par un récit (celui de l'enquête) d'un autre récit, absent (celui du crime²), ce qui est raconté des agissements de Sophroniska la rendra assez assimilable à une figure de détective: à la simple condition de remplacer le mot "crime" par celui, plus général de "désordre", tout le travail thérapeutique qu'elle accomplit sur la personne de Boris apparaîtra bien comme l'effort de rétablir, à partir d'indices dispersés et fragmentaires, un enchaînement logiquement acceptable de causes et d'effets qui, avant son intervention,

n'était inscrit nulle part. La sanction, ici, s'appellera guérison, mais le principe narratif n'en restera pas moins celui du genre policier. Les traces repérables de l'influence que celui-ci exerce ne se limitent d'ailleurs pas aux cas exemplaires de Bernard et de Sophroniska, et on s'avisera sans peine que, comme contaminés, quantité de personnages des Faux-Monnayeurs prennent, au moins momentanément, l'apparence d'enquêteurs aux prises avec une affaire à élucider: ce sera aussi vrai, d'une manière ou d'une autre, d'Edouard ou de Georges que de Pauline ou de Sarah⁴.

Une telle expansion, au niveau intradiégétique, d'une forme aussi spécifique d'activité cognitive ne peut être sans relation avec l'économie extradiégétique du roman. Toutes les figures que la fiction voue à rechercher, recueillir, interpréter des informations éparpillées aux fins de les convertir en récits intelligibles seront en effet assez naturellement perçues à la fois comme des analogues et comme des homologues de ce lecteur que le narrateur engage, à un autre niveau, à de semblables opérations. Non qu'on puisse songer à affirmer sans plus que le statut du destinataire des Faux-Monnayeurs est celui-là même que le texte policier assigne à son héros enquêteur: la proposition serait absurde, dans la mesure où ce dernier ne peut avoir d'existence que narrée, où sa présence supposée est totalement subordonnée à la relation de ses investigations. Ce qu'il est possible d'avancer, en revanche, c'est que la manière dont il appartient au lecteur de donner sens au roman, en tant que système rationnel d'événements, est tributaire d'une situation d'accès à l'information comparable à celle que connaissent: à leur échelon les personnages résolus à tirer au clair quelque affaire particulière.

Des instruments fournis par la narratologie genettienne, la théorie des perspectives sera le premier auquel nous demanderons de rendre compte de la stratégie d'écriture qui vaut au lecteur de ne recevoir que sous une forme discontinue, incomplète, et parfois équivoque les données

relatives à une situation ou à une série d'événements. Car un usage intensif de la focalisation interne⁵ est à coup sûr une des composantes les plus importantes de ce système de dissociation: souvent filtrée par les capacités perceptives limitées d'un personnage, notre connaissance des contenus diégétiques accusera de ce fait un déficit, qu'il faudra combler, ou par un gauchissement, qu'il s'agira de repérer et de neutraliser -ajustements qui pourront être assurés par une variation de foyer ou un abandon de toute restriction de champ (focalisation zéro). Mais le jeu focalisateur, qui n'a en soi rien d'exclusivement gidien, n'acquiert ici toute son efficacité que combiné à un procédé apparemment plus spécifique aux Faux-Monnayeurs, qu'on pourrait définir comme une interruption du flux informatif, coupure dont l'arbitraire est au reste généralement camouflé. A tel point du récit, tout ce qu'il semblerait utile -et possible- de dire ne se dit pas jusqu'au bout, en raison d'une sorte de suspension de l'énonciation, si bien qu'ici encore on devra s'aviser (souvent rétrospectivement) d'une incomplétude et de la nécessité d'y remédier⁶. Encore serait-il sage de ne pas se tenir pour quitte de toute obligation de vigilance une fois rétablies les perspectives qu'avait dérèglées la focalisation et reconstitués les ensembles qu'avait décomposés le découpage narratif. Il reste toujours possible, en effet, qu'une totalisation perçue comme satisfaisante se révèle après coup faussée par cette manoeuvre que Genette nomme paralipse ("ellipse latérale")⁷, et qui, dès lors qu'elle aura été constatée, contraindra à un nouveau travail d'assemblage.

Pour prendre la mesure de la façon dont Gide use de ces divers procédés et des effets qu'ils déterminent, on considérera ici, aussi brièvement que possible, deux exemples. Soit, en premier lieu, l'état des relations de Laura et de Vincent telles qu'elles existent au début du roman et les antécédents qui les expliquent. Ce que le lecteur en apprend d'abord (l'existence d'une liaison en train de se défaire) est soumis aux altérations que provoque le passage par la perspective d'Olivier

(qui, derrière sa porte, n'est pas logé à meilleure enseigne que Fabrice à Waterloo)⁸. Très rapidement, une intervention non focalisée du narrateur, marquée par une interpellation très marquée du narrataire, apporte une première rectification, mais dont le caractère lacunaire illustre bien la politique de suspension d'information décrite plus haut¹⁰: pour comprendre tout à fait l'exposé fourni ici des sentiments mêlés (culpabilité, lassitude que Laura, enceinte, inspire à son amant, il faudra attendre le récit analeptique, inspiré par les confidences de Vincent, où Lilian retrace à Passavant l'histoire du couple (pp.970-2). Peut-on cependant accorder toute confiance à ce qui n'est en somme qu'un témoignage doublement focalisé (une première fois, implicitement, dans le discours, non rapporté et seulement mentionné, de Vincent à Lilian; une seconde fois, explicitement, dans le discours intégralement reproduit de Lilian à Passavant) ? Le lecteur, peut-être devenu circonspect, n'aura tous ses apaisements que plus tard, une fois en possession d'un "document" (la lettre, à statut analeptique, que Laura a adressée à Edouard - pp.984-985), par lequel la version jusqu'alors seulement plausible des événements se voit corroborée. L'est-elle totalement ? On notera que le sentiment d'assurance auquel a conduit le texte ne résulte pas avant tout d'une caution octroyée par le narrateur (lequel n'apporte en son nom propre qu'une contribution très partielle à l'ensemble du système constitué), mais plutôt d'une accumulation de renseignements qui sera perçue comme l'équivalent d'une garantie formelle.

Même situation dans une autre unité diégétique, constituée par l'homosexualité de Passavant, et qui donne lieu de manière encore plus remarquable à des procédures de dissémination informative requérant, corrélativement, des opérations de sommation de la part du lecteur. Au départ, celui-ci ne rencontre qu'une énigme, posée par une réticence provocante du narrateur: "La raison secrète de Robert/pour se rapprocher, de Vincent/, nous tâcherons de la découvrir par la suite"¹¹. Contrairement à ce qui se passait dans le cas précédent, l'ensemble à reconstituer n'est pas défini d'entrée: en somme, pour en revenir à la métaphorisation poli-

cière, l'enquête démarre ici sur un crime de nature incertaine. Il est vrai que ce qui se perd en précision se gagne en intensité: averti de la nécessité d'une investigation, le lecteur portera dès lors toute son attention sur des indices, disposés de loin en loin dans le récit, qui, dépourvus de toute valeur fonctionnelle relativement à d'autres séries, s'intégreront par contre assez bien dans un schéma explicatif applicable au problème posé. C'est ainsi que, à partir de la mention faussement distraite du nom d'Olivier par le vicomte (p. 962-3), puis de divers propos ironiques de Lilian¹², se constitue une collection, têt ressentie comme homogène, de signes propres à déterminer une forte présomption. Quant au moment où celle-ci se transformera en conviction, il appartiendra à la plus ou moins grande perspicacité du lecteur (ou à son idiosyncrasie) d'en décider; il semble toutefois peu concevable, passé le chapitre I, 15¹³, d'entretenir le moindre doute, et seuls les sceptiques les plus radicaux attendront le Banquet des Argonautes (où Passavant s'emploie à "donner le change" sur sa réputation - p. 1172) pour se rendre à ce qui a toutes les allures de l'évidence.

Ce qui se démontre dans les deux cas analysés - et qui aurait pu aussi bien s'observer dans quantité d'autres - c'est donc une économie distributive de l'information conçue de manière à solliciter du destinataire du roman une importante activité de décryptage et de réorganisation. Le remarquable est que Gide, qui proclamait son aversion pour le lecteur "paresseux"¹⁴, témoigne en revanche au lecteur actif une sollicitude parfois presque excessive. Entendons par là que le jeu par lequel il rend possible, moyennant un effort minimal, l'assurance d'une connaissance plénière des situations ou des événements, il lui arrive de le conduire au-delà de ce qu'on pourrait estimer strictement nécessaire: non content de réduire à l'extrême la marge d'indécision qui affectait au départ les contenus diégétiques, le narrateur des Faux-Monnayeurs s'ingénie souvent à l'éliminer totalement et à confirmer - et plutôt deux fois qu'une - la va-

lidité des systèmes qu'il avait engagé à élaborer. Ainsi, la dimension amoureuse des rapports d'Edouard et de Laura, déjà amplement établie par le rapprochement de la lettre de Laura à Edouard et l'apport analeptique du journal de l'écrivain, se voit encore sanctionnée par les propos d'Armand¹⁵. Semblablement, le lecteur enclin de se louer d'avoir identifié Vincent en la personne du "singulier individu" recueilli par Alexandre ne devra pas attendre longtemps l'homologation par le narrateur du résultat obtenu par sa perspicacité¹⁶. Poussée à ce degré, la gratification en devient presque lourde à porter. Et, pour qui connaît l'intention déclarée par Gide d' "inquiéter"¹⁷, il y a quelque apparence de paradoxe dans la manière dont son roman produit en abondance des effets de plénitude et de continuité qui, pour être obtenus par le détour d'une fragmentation préalable, n'en sont pas moins fortement signifiés. Que, par rapport aux Faux-Monnayeurs, la plupart sinon la totalité des romans de Balzac - dont l'attachement à ne pas laisser de vide n'a pas besoin d'être rappelé - risquent d'apparaître comme davantage affectés de failles et d'incohérences n'est pas la moindre surprise que réserve l'examen d'une écriture régie par le principe de la dispersion des indices.

Mais la référence policière qui vient d'être faite doit inciter, précisément, à retourner à ces parties de la diégèse où, emblématique, l'activité de déchiffrement se figurait de manière immédiate. Ce sera pour constater, dans la succession des trois affaires dont il a été fait état, une curieuse évolution qui revient, en fait, à une dégradation de l'efficacité. Autant l'enquête dirigée par Profitendieu sur l'implication de mineurs dans des pratiques de prostitution est présentée comme conduite avec maîtrise et poussée jusqu'à un aboutissement (des arrestations) qui satisfait aux demandes de l'ordre social, sinon à la stricte justice, autant l'instruction menée sur le trafic de fausse monnaie révèle de déconcertantes insuffisances: le magistrat, si satisfait de la bonne organisation de ses services, si porté à user du verbe

"savoir"¹⁸, ne parvient pas, bien que pourvu de renseignements dont le lecteur peut apprécier toute la valeur¹⁹, à venir à bout de sa tâche, qui était de reconstituer l'ensemble des agissements criminels et d'inculper les coupables. Enfin le travail de police consécutif à la mort de Boris n'approche même pas d'une solution correcte du problème posé et, tout au contraire, s'égare jusqu'à construire à partir de matériaux disponibles un modèle interprétatif exactement à l'inverse de la réalité.

L'assurance de l'enquêteur n'est donc pas proportionnelle à sa compétence effective. Pour le dire autrement: il y aura toujours pour échapper à une justice trop confiante en elle-même, un Strouvilhou dont on ne sait où il se trouve. Peut-être là leçon doit elle être mise à profit par le lecteur des Faux-Monnayeurs. Si tant est que ce qui se passe dans le monde du récit peut signifier pour le monde où le récit se déchiffre, il convient sans doute de prendre en compte la manière d'avertissement que fournissent les déboirs objectifs du magistrat instructeur et de s'interroger sur l'euphorie intellectuelle que tend à provoquer la gestion de l'information assurée par le récit gidien. De trouver dans le texte des Faux-Monnayeurs tant d'occasions de vérifier notre sagacité nous garantit-il que celle-ci n'a jamais été prise en défaut? Pour quelques paralipses qu'il nous est donné, avec une complaisance peut-être suspecte, de repérer et de désamorcer, n'y en a-t-il pas bien d'autres qui nous demeurent invisibles? Et, en allant plus loin, ne serait-on pas bien avisé de se demander si la paralipse, précisément, n'est pas par excellence la méthode que Gide pratiquerait, sous le couvert d'une attitude de sécurisation? Autant qu'aux verrouillages que le roman apporte aux hypothèses qu'il suscite, il importe de prêter attention aux étranges silences que ménage un texte apparemment conçu, sous le rapport de l'agencement des histoires, comme une machine à fabriquer des conclusions²⁰.

Il suffira, pour nourrir nos soupçons, de considérer la manière dont se dispense l'information dans le dernier

chapitre du livre; Le premier des trois segments, bien distincts, dont il est composé, ne mérite sans doute pas de suspicion particulière, dans la mesure où le régime de scène et la focalisation variable qui le caractérisent en font comme le dernier élément (et le plus pathétique) d'un système de récits fragmentaires mis en place dès la première page. En revanche, le deuxième sous-ensemble sommaire où la compétence d'un narrateur extradiégétique qui se nomme paraît se donner libre cours, et le troisième, constitué par un passage du journal d'Edouard à l'allure très récapitulative, en se proposant comme totalisations que le lecteur attend à ce point du roman, ont toute chance de déterminer un effet d'accomplissement dont il faut relever la nature illusoire.

Il s'avère en effet que l'exposé non focalisé des suites immédiates du drame final, tout exhaustif qu'il se donne l'air d'être, ne fournit à l'édification du savoir que des matériaux singulièrement fragiles et défaillants: si la narration conforte le lecteur dans son assurance de maîtriser le vrai en lui donnant en spectacle une enquête égarée dans le faux, elle refoule dans l'ombre le mécanisme, bien moins acceptable, de cet égarement. Au moment où il s'agit de croire aux protestations d'innocence du coupable, l'objet précis de la créance qu'on décide de lui accorder se perd dans une sorte de flou, comme si la teneur exacte de l'explication exigée de lui avait perdu de son intérêt. Inattention répréhensible des enquêteurs? Mais ne serait-ce pas plutôt le récit qui serait pris d'amnésie, alors même qu'il se donne pour la mémoire irréprochable de l'événement? L'important est bien entendu qu'à la faveur de cette distraction que dissimule un surcroît d'attention portée aux autres objets, un Ghéridanisol puisse s'évader discrètement du livre en même temps qu'il échappe à la Justice.

D'autres évasions suivront celle-là, et non moins furtives. Car les dernières pages du journal d'Edouard, dans l'exhibition qu'elles font d'un recensement de présences, occultent une prolifération subite d'absences. Il serait

imprudent de prendre pour les marques fiables d'un épilogue en bonne et due forme le ton de réflexion rétrospective qui marque le début de l'extrait, ou le caractère d'inventaire que montre l'aperçu des conséquences qu'a eues pour la pension Vedel la mort de Boris . Il convient semblablement de résister aux effets conclusifs du dernier paragraphe:

J'apprends par Olivier que Bernard est retourné chez son père; et, ma foi, c'est ce qu'il avait de mieux à faire. Apprenant par le petit Caloub, fortuitement rencontré, que le vieux juge n'allait pas bien, Bernard n'a plus écouté que son coeur. Nous devons nous revoir demain soir, car Profitendieu m'a invité à dîner avec Molinier, Pauline et les deux enfants. Je suis bien curieux de connaître Caloub.
(p.1248)

Sans même tenir compte du rôle de relance que Caloub assume ici, in extremis (comme l'avait déjà remarqué Ramon Fernandez), force est de constater que derrière la façade du topos, cher aux fins de comédies, de la réunion familiale, l'édifice de personnages et d'événements qui constituait le monde de la fiction s'est, par pans entiers, comme effondré. Qu'est Laura devenue, qu'on avait tant aimée? Et qu'est-il advenu des méchants qu'on avait été poussé à détester ?

Il faut bien, dira-t-on, que le roman s'arrête. Il est moins évident qu'il lui soit inévitable de s'arrêter de la sorte, c'est-à-dire tant en mettant fin à son travail prédicatif qu'en dissolvant, pour ainsi dire, les sujets à qui s'appliquait ce travail, à supposer qu'il revienne au texte romanesque d'élaborer jusqu'à un certain point une fiction qui serait la condition de son aptitude à signifier pour le réel, une stratégie d'écriture suspendant indéfiniment les systèmes de représentation qui sous-tendent son axiologie aboutit à laisser celle-ci dans l'indécision. Nous voilà bien loin des gratifiantes certitudes auxquelles on avait cru pouvoir s'abandonner. Est-ce

un hasasard si, dans leur redistribution ultime des rôles, les deux romanciers (l'extradiégétique et l'intradiégétique) engagés dans la rédaction des Faux-Monnayeurs ont oublié, au premier chef, toutes les figures pouvant passer à un titre quelconque pour éponymes de leur oeuvre ? On y verrait peut-être aussi bien l'inévitable paralipse d'une écriture qui se sait fausse-monnaie, et se comporte en conséquence. En tout cas Strouvilhou court toujours. Et, sur notre table, le dossier des Faux-Monnayeurs reste à rouvrir.

Notes:

- 1.Elle apparaît à la quatrième ligne.On accorde que,juste avant,il est question d'un "corridor";mais cette indication spatiale peut être tenue pour purement fonctionnelle.
- 2.Cf.Uri Eisenzweig,"Présentation du genre",Littérature , n° 49, février 1943,p.8.
- 3.A la limite,les documents dont il a pris connaissance feraient figure de pièces à conviction.Voir le début de I,14, où Bernard se montre conscient de l'"avantage"qu'il est le seul à avoir de"connaître la double face de l'intrigue"(Les Faux-Monnayeurs,dans Romans...,Bibl.de la Pléiade,1956,1032)
- 4.Dans plusieurs cas,il s'agira de décrypter un document plus ou moins transparent:par exemple la correspondance amoureuse d'Oscar Molinier subtilisée par Georges,ou le journal intime du pasteur Vedel tombé aux mains de Sarah.Pour Pauline,les matériaux permettant d'établir l'infidélité de son mari seront plus divers.Quant à Edouard,les champs d'application de sa curiosité et les techniques qu'il utilise montrent une grande variété.
- 5.On notera ici l'importance quantitative de cette situation dans Les Faux-Monnayeurs.Ainsi,d'office,toutes les pages du journal d'Edouard appartiennent à ce régime-non pas exactement parce qu'elles sont écrites en je,mais parce que le principe du journal implique une distance minimale du scripteur relativement à ce qu'il consigne. Ainsi encore,nécessairement,de tout ce qui est discours rapporté.A côté de cela,quantité de segments narratifs énoncés

- en 3ème personne ressortissent à la focalisation interne.
6. Il n'est pas douteux qu'il y ait corrélation entre la composition feuilletée "horizontalement" du roman (séries diégétiques parallèles) et ces interruptions "verticales".
7. Figures II, Seuil, 1972, p. 93. Rappelons que Genette, dans le passage en cause, examine la paralipse en tant que figure intervenant dans l'ordre du récit. Mais il l'analyse aussi, plus loin, comme un fait de "mode" (pp. 211-2), en signalant d'ailleurs son importance dans le roman policier.
8. Les Faux-Monnayeurs, éd. cit., pp. 954-956. Toutes les indications de pagination fournies sans plus dans le corps du texte ou en note renvoient à cette édition.
9. Pp. 959-961. On comparerait assez volontiers le "Non" inaugural de I, 4, corrigeant Olivier, à l' "Erreur !" de Flaubert redressant semblablement l'interprétation abusée que Charles fait du bonheur d'Homais (Madame Bovary, Garnier, 1968, 321).
10. Il y a peut-être ici matière à discussion. En exposant les états d'âme de Vincent sans faire l'historique de sa liaison avec Laura, Gide ne pratiquerait-il pas, non pas une simple suspension d'information, mais une paralipse-que pourrait rendre plus aisée un certain retour à la focalisation interne, dès la p. 960? On objectera à cette interprétation que ce retour à la restriction de champ est peut-être ce qui disculpe le narrateur du soupçon de rétention volontaire de données: il n'est pas obligatoire que Vincent hic et nunc, évoque le passé, et le silence du texte peut être motivé par une absence dans la conscience du personnage.
11. P. 960. Etant entendu que le narrateur "sait" évidemment de quoi il retourne, nous nous trouvons ici devant ce qu'on aimerait nommer une "paralipse déclarée" -type de manoeuvre qui paraît peu fréquente.
12. P. 968: "On peut vous dire ça à vous." P. 972, après que Passavant a avancé l'idée de mariage: "Est-ce pour couvrir que vous imaginez de me proposer cela?" Etc.
13. Rappelons que ce chapitre relate une approche séductrice d'Olivier par Passavant, oblique mais peu ambiguë.
14. Journal des Faux-Monnayeurs, Gallimard, 1980, p. 85.
15. Voir, respectivement, pour la lettre (déjà mentionnée),

pp.984-5;pour le journal d'Edouard,pp.986 sq.;pour la phrase d'Armand(elle-même rapportée à un autre endroit du journal),p.1019("Vous l'aimiez,paraît-il,et/.../au su de tous, elle se languissait après vous").

16.La lettre d'Alexandre,représentée pp.1233-4,est suivie immédiatement de la clef offerte par le narrateur(p.1234).

17.Journal des Faux-Monnayeurs,p.85.

18."/.../je venais de m'apercevoir que le verbe"savoir"figurait dans presque toutes ses phrases."(p.1205)

19.En l'occurrence,c'est Edouard qui les lui donne,à propos de la pièce fausse découverte à Saas-Fée;logiquement, il y en a là assez pour orienter l'enquête dans la direction de Strouvilhou(p.1207).

20.D'une manière générale,l'écriture gidienne est extrêmement fonctionnelle,autrement dit,économique en énoncés à charge sémantique faible -au point qu'il est très difficile de relever dans Les Faux-Monnayeurs des "effets de réel" tels que les définit Barthes.Aussi,les justes réserves formulées par Genette à l'égard des lectures obsédées de "fonctionnalisme" (Nouveau discours du récit, Ed. du Seuil,1983,pp.32-33) ont sans doute ici moins de portée que s'il s'agissait d'une autre oeuvre.